

Philippe Descola (dir.), *Les natures en question, Colloque de rentrée du Collège de France 2017*. Odile Jacob, 2018, 336 pages, 26,90 €.

Aurore Dumont

DANS **ÉTUDES 2019/2 Février**, PAGES XXIII À XXIII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4257.0119W

Date de mise en ligne : 28/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2019-2-page-XXIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Bodo Kirchoff**Malencontre**

Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Gallimard, « Du monde entier », 2018, 224 pages, 19,50 €.

■ « Malencontre », nous apprend la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie, est un terme « très vieilli » et désigne « une mauvaise rencontre, un accident ou un événement fâcheux ». En un sens, tous les événements du roman de Bodo Kirchoff sont placés sous le signe de la malencontre, depuis l'arrivée inopinée de Leonie Palm, la voisine de Reither, le protagoniste, jusqu'à leur rencontre intrusive avec une jeune migrante, en Sicile. Dans ce livre de quelque deux cents pages, une longue nouvelle plutôt qu'un roman, primé en 2016 à la Foire du livre de Francfort, Kirchoff réussit à tisser ensemble des thèmes sans rapport immédiat : le désenchantement de deux sexagénaires qui ont mis fin prématurément à leur vie active, l'une parce que plus personne ne porte de chapeaux, l'autre parce que plus personne ne lit de livres ; les blessures de leurs passés respectifs qui hantent leur quotidien et hypothèquent fortement ce qui pourrait être une véritable rencontre ; la confrontation avec les migrants à laquelle ils apportent une réponse affective et émotionnelle qui se heurte au refus et à la défiance des intéressés. Y a-t-il une façon d'exercer la charité, interroge le roman en filigrane, qui ne serait que désir égoïste de meubler sa solitude et son désœuvrement ?

Comment cette histoire a-t-elle commencé ? se demande le protagoniste à la fin du récit. Leonie Palm n'a peut-être jamais frappé à la porte de Reither qui, dans sa solitude, se sera peut-être imaginé l'arrivée fortuite d'une femme et d'une fille pour habiter sa solitude. Et c'est là toute la magie de l'écriture de Kirchoff, la magie de son roman admirablement bien servi par la traduction de Bernard Lortholary, la magie de la littérature.

■ Nicole Bary

Richard Russo**Trajectoire**

Nouvelles traduites de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch. La Table ronde, « Quai Voltaire », 2018, 304 pages, 21,80 €.

■ Quatre nouvelles, comme quatre portes qui ouvrent sur des pièces différentes dans la maison de la fiction : rythmes et environnements à tailles variables, tels des points cardinaux – autant de trajectoires dans le mouvement ébauché au singulier par le titre. La première nouvelle, « Cavalier », met en scène Janet, professeure en proie à une crise existentielle, et un étudiant qui plagie : faut-il l'affronter ou pas, dans le contexte de la fête de Thanksgiving qui incite à rendre grâce et à faire preuve de clémence ? « Voix » présente deux frères ennemis, Nate et Julian, et une mère détestée, puis aimée malgré tout, avec, pour toile de fond, Venise et un groupe de la Biennale ; la structure secrète des sections avec sous-titres pour donner l'effet d'une polyphonie roma-

nesque. Dans « Intervention », Ray sent que l'hiver qu'il traverse au sens propre et figuré ne sera pas le dernier : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, même dans un Maine glacial. « Milton et Marcus » est le titre d'un scénario de cinéma dont quelques extraits forment un contrepoint aux tribulations de Ryan dans l'univers hollywoodien. Le récit enchâssé joue une geste téméraire et audacieuse sur la scène de la technique de la nouvelle et ébauche la trajectoire d'un renouvellement du genre, par-delà le théâtre narratif des intrigues, campées dans cet objet littéraire curieux et inédit.

■ Marie Liénard-Yeterian

Camille Pascal

L'été des quatre rois

Plon, 2018, 672 pages, 22,90 €.

■ Le nouveau Grand Prix du roman de l'Académie française peint la lutte de quatre prétendants au trône de France, du 25 juillet au 16 août 1830. Charles X (1757-1836), sans finesse politique, engoncé dans des coutumes aveugles, veut mettre fin, à coups d'ordonnances, à « une démocratie turbulente qui a pénétré jusque dans nos bois, [et qui] tend à se substituer au pouvoir légitime ». Grande erreur : le peuple foment une révolution ! Les partisans de la royauté résolvent l'équation en appelant Louis-Philippe (1773-1850), choix consensuel pour la transition en cours. Le roman, au moyen de scènes réalistes, animées

et frappantes, relate avec détails la chute du roi et le passé qu'il doit affronter – l'histoire traumatisante de ses frères et l'ombre de Napoléon. Ambitions et trahisons se font par missive, à pied ou à cheval, ajoutant du piquant aux stratégies de chacun pour tirer son épingle du jeu. Les anecdotes renseignent sur le poids des traditions : le roi, sur la route de l'exil, fait couper une table ronde pour qu'elle soit rectangulaire, protocole oblige. Son Premier ministre lui assure que la situation est sous contrôle puisqu'il a rêvé de la Vierge, ce qui a tôt fait de rassurer le pieux Charles X. Jamais caricatural, le roman éveille même à notre surprise un sentiment de pitié face à la sincérité du dernier roi Bourbon. Il fourmille d'une centaine de personnages bien campés : Talleyrand, qui a survécu à tous les régimes ; le populaire La Fayette à la recherche de sa gloire passée. *L'intelligentsia* connaît aussi les arcanes politiques : Chateaubriand se scandalise, Stendhal tente de finir son manuscrit, Thiers conspire, Hugo se désintéresse, Dumas se prend de passion. Pari réussi pour Camille Pascal, qui mêle avec *maestria* érudition, style et humour. Il signe là un roman magistral.

■ Hocine Rahli

Olga Tokarczuk

Les livres de Jakób

Traduit du polonais par Maryla Laurent. Les éditions Noir sur blanc, 2018, 944 pages, 29 €.

■ Ce gros roman de près de mille pages ne doit pas effrayer le lec-

teur. Olga Tokarczuk, deux fois couronnée par le plus grand prix littéraire en Pologne, livre ici une fresque picaresque et fascinante de la Pologne du XVIII^e siècle, une partie de l'Europe où s'affrontent alors les religions et les puissances voisines, russes, prussiennes, autrichiennes et ottomanes. Le héros du livre, Franck, personnage charismatique qui a réellement existé, incarne ces influences contradictoires. Issu de la communauté juive, il se rend chez les Turcs, se convertit à l'islam puis au christianisme. Il parcourt ensuite les terres polonaises, accompagné d'une foule de disciples qu'il séduit et maltraite, en se prétendant le Messie et en livrant à des foules enthousiastes ou hostiles un message qui mêle ces différentes croyances. Après sa mort, sa famille et ses proches conservent son souvenir jusqu'à la tragédie de la Seconde Guerre mondiale. À travers les aventures de Jakób, l'auteure fait une description vivante et chaleureuse de la vie de ces diverses communautés – juifs, catholiques, aristocrates et paysans – qui cherchent à vivre au mieux dans une société en pleine mutation où s'entrecroisent les influences des Lumières et les croyances ancestrales teintées de magie. Le lecteur découvre un monde oublié qui était pourtant, vers 1750, au cœur de l'Europe.

■ Antoine de Tarlé

Estelle-Sarah Bulle

Là où les chiens aboient par la queue

Liana Levi, « Littérature française »,
2018, 288 pages, 19 €.

■ Au départ, le récit est une sorte d'enquête que mène la narratrice, pour comprendre « le tour de sa propre existence ». Elle a, avec son père et ses deux tantes, des conversations qu'elle prend en notes. Elle les interroge sur la Guadeloupe, leur terre d'origine, elle qui est née à Créteil, en « métropole ». Puis, récit dans le récit, elle exploite ses « griffonnages » et bâtit un texte à partir d'eux. C'est celui que nous lisons. Les voix y alternent, structurées en trois grandes périodes historiques et chronologiques, même si l'ensemble est intemporel, reconstruisant une origine à partir d'une mythologie personnelle. Sous le français de l'écriture affleure la langue palimpseste, ce créole que la narratrice ne parle pas mais qu'elle comprend, et dont la musicalité rythme les phrases. Le titre du roman signifie « le bout du bout du monde » : là d'où viennent ses grands-parents, un homme noir et une femme blanche-Matignon, des blancs pauvres et ne parlant que le créole. Un des intérêts majeurs de ce premier roman, outre ce qu'il nous apprend, comme les événements de mai 1967 en Guadeloupe, est de briser des stéréotypes. La polyphonie du texte donne à lire des versions très différentes de l'exil vers la métropole. Certains échappaient enfin à l'étouffement d'une île où tout était observé et su.

De même, les années 1960 et 1970 se passent plutôt bien pour les exilés intérieurs dans l'Hexagone. C'est en 1980 qu'ils sont « devenus noirs », avec la crise économique et ses conséquences relationnelles désastreuses. Mais l'expérience humaine est souvent douloureuse, celle-là comme d'autres : elle n'en exclut pas pour autant la tendresse et la poésie.

■ Véronique Petetin

Tiffany Tavernier

Roissy

Sabine Wespieser éditeur,
2018, 280 pages, 21 €.

■ Ce sont des « indécélables ». Ils sont quelques dizaines à vivre dans la grande ville qu'est l'aéroport de Roissy. Ils résident dans ce lieu de passage, sans départ, ni arrivée, parce qu'ils ne savent plus où aller. Avec *Roissy*, Tiffany Tavernier nous entraîne sur les pas d'un personnage sympathique qui n'a plus ni nom ni mémoire. Pour ne pas se faire repérer par les services de sécurité, il faut toujours avoir l'air en partance et enregistrer les moindres détails de cette gigantesque fourmilière : « J'ai, pour combler le vide en moi, développé une sensibilité rare aux choses de ce monde. » Cette femme sans âge est solidaire des autres « invisibles » de l'aéroport, de ceux qui sont plus paumés qu'elle encore, qui survivent dans les entrailles du monstre. Ils s'inventent des voyages sur place, se

racontent la vie qui leur échappe et restent sur leurs gardes : ils sont chez eux, connaissent le personnel mais se méfient des forces de l'ordre. « L'aéroport nous protège, il est notre cocon », confie la narratrice. Ce que réussit Tavernier, c'est justement ce portrait sensible d'êtres perdus au milieu de la foule. Ils ne savent pas où ils vont, parce que les valises de la mémoire sont trop lourdes. Ils n'ont d'autre avenir que de renouer avec ce passé qui les a laissés en transit, réfugiés anonymes. Un roman sensible, une écriture précise, cinématographique. On ne pourra plus traverser le hall d'embarquement de cet aéroport sans une pensée pour ceux qui y demeurent.

■ Christophe Henning

Jaroslav Hašek

Les aventures du brave soldat Švejk pendant la Grande Guerre

Livre 1 : À l'arrière. Traduction du tchèque de Benoît Meunier. Édition de Jean Boutan. Illustrations de Josef Lada. Gallimard, « Folio classique », n° 6472, 2018, 448 pages, 8,30 €.

■ « Et voilà. Ils nous ont tué Ferdinand. » L'un des *incipit* les plus célèbres de la littérature tchèque reprend des couleurs à la lumière de la nouvelle traduction de Benoît Meunier. À l'heure où les commémorations du centenaire de la

Première Guerre mondiale nous font regarder du côté de la Marne, *Les aventures du brave soldat Švejk pendant la Grande Guerre* (paru en 1921) décentrent notre regard en le ramenant vers les origines du conflit dans la *Mitteleuropa*. Double changement de point de vue puisque, par la vision de Švejk, l'Histoire est réduite à des dimensions profondément humaines et triviales – alors qu'à l'arrière on se fait emprisonner pour des « chiures de mouche » sur un portrait de l'empereur, comment la guerre peut-elle être perçue comme une épopée ? Švejk, réformé pour « crétinisme », traverse ainsi la Prague de 1914 comme un miroir : sa naïveté réfléchit sans filtre la période de transition dans laquelle il se trouve, et permet à l'auteur de dessiner une satire de l'Empire austro-hongrois finissant et, au-delà, de la société tchèque contemporaine dans toute son absurdité. Toutes les formes de comique sont convoquées pour nous faire traverser la tragédie sans que nous en percevions la tonalité et, dans cette nouvelle traduction, la langue de Jaroslav Hašek retrouve tout son éclat burlesque : la palette de registres utilisée pour caractériser les personnages est rendue avec plus de variété que dans la version de 1932, les termes d'argot sont actualisés et réintroduits le cas échéant. Hašek précisait que « ce livre n'est pas un manuel destiné à apprendre les bonnes manières »... mais simplement, le « meilleur livre humoristico-satirique de la littérature mondiale » !

■ Madeleine Buet

Christian Bobin

La nuit du cœur

Gallimard, « Blanche »,
2018, 208 pages, 18 €.

Dominique Pagnier

L'arrière-pays de Christian Bobin

*Les êtres, les lieux, les livres qui
l'inspirent.* Préface de Lydie Dattas,
L'Iconoclaste, 2018, 250 pages,
24,90 €.

■ En 1999, le témoin désarmé de *La présence pure* (Gallimard) passait son fil à repriser dans le chas de l'aiguille que lui offrait le regard enfantin de son père atteint de la maladie d'Alzheimer, et dont l'infirmité éclairait la nôtre. Aujourd'hui, le réfugié de *La nuit du cœur* laisse la sombre maison de cure pour une modeste mansarde d'hôtel et une nuit d'illumination à Conques, dont l'abbatiale du XI^e siècle et les cent quatre vitraux de Pierre Soulages sont le mandala. Comme un marchand de sable miraculeux, le berger mage sème dans ses cent quatre chapitres ses gerbes d'étoiles paradoxales. Comme un maître verrier, Christian Bobin sait réfléchir, dans la conque du cœur, l'invisible que seuls savent entendre les aveugles : une voix familière, un cliquetis d'assiettes dans une cuisine, les gros yeux de grenouille des sculptures sont de parfaits accompagnants pour la vie éternelle. Au vrai, l'arrière-pays de ce pèlerin sédentaire que discerne la substantielle monographie de Dominique Pagnier, poète visionnaire du faubourg voisin (*Aberrations chromatiques*, Gallimard, 2018),

se situe aux antipodes du tourisme somnambule. *La grande vie* (Gallimard, 2014) que Bobin propose de mener n'est pas celle que font miroiter nos écrans, ni la prison dorée de nos corps dévissés de l'âme. Son Royaume est humble et quotidien. Ses anges gardiens sont les visages du plus petit, nu et sans défense. Le troubadour du Creusot ressuscite le Très Haut dans *le Très Bas* (Gallimard, 1992). Ses béatitudes de *plâtrier siffleur* (Poesis, 2018) mettent sens dessus dessous nos hiérarchies.

■ Yves Leclair

ART

**Tine Luk Meganck
et Sabine Van Sprang (dir.)**

Bruegel et l'hiver

Actes Sud, « Beaux-arts », 2018,
300 illustrations, 352 pages, 59 €.

■ Somptueux recueil d'études et d'illustrations, *Bruegel et l'hiver* scrute deux tableaux d'hiver de Pieter Bruegel (vers 1525-1569), le *Paysage d'hiver avec patineurs et trappe aux oiseaux* (1565) et le *Dénombrement de Bethléem* (1566) et s'emploie à les analyser, à la lumière de solides contributions croisant l'histoire de l'art, l'histoire (culturelle, économique et religieuse) et des vignettes picturales délicatement choisies. Ces œuvres captivantes de Bruegel et leurs détails saisissants d'humanité côtoient des œuvres d'autres artistes et tutoient d'autres époques tourmentées. Ainsi l'ouvrage permet-il de resituer les deux représentations par rapport aux

réalités historiques et esthétiques de leur temps, tout en les inscrivant dans une plus vaste histoire culturelle européenne. Méthodiquement, il campe la fortune critique de l'artiste, puis analyse les deux tableaux d'hiver tout en adossant cette étude sur des essais historiques, offrant ainsi un éclairage circonstancié sur l'époque. Un éclairage circonstancié... et, plus encore, de circonstance : à l'heure où nous fêtons le 450^e anniversaire de la mort de Bruegel, il apparaît plus que jamais opportun et vivifiant (l'appel d'air frais des tableaux d'hiver...) de se saisir du prisme artistique du XVI^e siècle pour mettre en perspective ces questions qui nous taraudent nous aussi : l'intégration culturelle, les tensions religieuses, les divisions politiques, la précarité sociale, la vulnérabilité économique et la grande menace climatique. Magnifique témoignage de l'actualité de Bruegel l'Ancien (ou l'Intemporel...), cet ouvrage établit que les tableaux d'hiver ne sont pas des tableaux d'hier mais bel et bien des tableaux d'aujourd'hui qui parlent à nos sens et à notre intelligence.

■ Anne Chalard-Fillaudeau

Harry Bellet

Faussaires illustres

Actes Sud, 2018, 160 pages, 18 €.

■ Sait-on que 40 % des œuvres exposées au Metropolitan Museum of Art de New York sont des faux, selon l'un de ses anciens direc-

teurs? Les experts se demandent même, après enquête, si ce chiffre n'est pas en deçà de la réalité! Connaît-on « la pizza Bruegel », technique inventée par le peintre faussaire Wolfgang Beltracchi qui mettait à cuire au four (pas plus de 50 °C) les faux qu'il peignait pour les vieillir? Dans ce recueil d'articles, Harry Bellet, journaliste au *Monde* et auteur de catalogues d'exposition, traite des « faussaires » dans le monde des arts. Il rappelle que l'art du faux est « le plus vieux métier du monde », depuis les statues du grec Pasitèles (I^{er} siècle av. J.-C.) ou les fausses reliques, jusque dans l'Italie de la Renaissance où il explosa. Dix des onze chapitres de cet ouvrage racontent, avec des anecdotes, parfois amusantes, souvent scandaleuses, les plus géniaux escrocs: Han van Mee-geren copiant Johannes Vermeer, le mythomane Fernand Legros, Eric Hebborn qui mourut le crâne défoncé, le talentueux bandit de l'art que fut John Myatt, la chute d'une illustre galerie new-yorkaise (celle du marchand d'art américain Michael Knoedler), tel « petit génie de l'arrière-cour » (Shaun Greenhalgh) ou le succès d'un « faussaire défaussé » (Wolfgang Beltracchi). L'enquête s'achève sur un plaisant « petit manuel du faussaire » où l'expert dresse un tableau de conseils à suivre pour fabriquer du faux. Au vrai, cette « chasse aux faussaires » non seulement montre que les experts se font eux-mêmes « gruger », mais elle pointe surtout les ombres au tableau, les dysfonctionnements du monde de l'art soumis à l'argent, aux médias et à

la politique: par exemple, on saura comment une affaire de fausse tiare en or peut cacher une sombre et vraie histoire d'antisémitisme.

■ Yves Leclair

**Baptiste Morizot
et Estelle Zhong Mengual**

Esthétique de la rencontre

L'énigme de l'art contemporain.
Seuil, « L'ordre philosophique »,
2018, 168 pages, 18 €.

■ Pourquoi tant d'œuvres d'art contemporain souhaitent-elles nous laisser, non pas scandalisés, dérangés ou perplexes, mais tout simplement indifférents? Après avoir récusé les approches traditionnelles de l'avant-garde qui verrait plus loin que le spectateur, du contre-modèle de la consommation ou de la propagande, et celle, trop facile, qui se réfugie derrière la trop grande diversité des modèles pour refuser de statuer, les auteurs développent une esthétique de la rencontre qui déplace les questions: non plus celle de l'intention, ni celle de la production, mais celle de l'œuvre individuante qui permet le partage sans le figer. Étayé par des analyses d'œuvres très récentes, ce petit livre organisé en quatre chapitres maîtrisés forme un parcours extrêmement cohérent dont on suit le raisonnement avec beaucoup de plaisir. On aimerait discuter certaines thèses: l'absence de différence entre l'individu, le sujet et la personne; l'aboutissement du propos des auteurs sur l'art comme lieu d'expérience, au

détriment de l'œuvre. Un spécialiste de la Trinité sourirait sans doute lorsque l'idée que « la relation a valeur d'être » est proposée comme très nouvelle... On a aussi envie de relier les questions de l'unité et de la mémoire, travaillées ici à partir de Gilbert Simondon, à certains grands textes bimillénaires... Mais l'ensemble est très convaincant, stimulant, agréable à lire. C'est un parcours qui ouvre à une approche vraie de l'art contemporain.

■ Violaine Anger

HISTOIRE

Marcel Gauchet

Robespierre

L'homme qui nous divise le plus.
Gallimard, « L'esprit de la cité »,
2018, 288 pages, 21 €.

■ Évidemment, il y a le sujet explicite : la vie de Robespierre, entre le printemps 1789 et l'été 1794. Mais, à faire de ce livre une simple biographie de l'Incorruptible, on en rate le sujet véritable : les rapports entre la pensée et l'action politique. Ce Robespierre est homme de principes : les droits de l'homme, qu'il défend systématiquement, lui vaudront sa légende dorée ; et la légitimité nouvelle d'un peuple vertueux, qu'il veut incarner, lui offrira une supériorité qui deviendra légende noire avec le temps. Sa grandeur comme sa misère, son mystère en tout cas, puisent à la même source. En arrimant son destin à la logique des droits, sans saisir plus que ses collègues ce qui se jouait, il est

arrivé à dire mieux qu'eux les événements. Cette fonction d'« incarnateur » lui donne la prépondérance à la Convention, puis au Comité de salut public. Elle le condamne aussi car, ayant placé les principes au pouvoir, on est loin d'avoir assuré le pouvoir aux principes : ils accusent une différence irrémédiable avec le réel qui alimente une surenchère dans l'épuration. Au fond, Marcel Gauchet rejoue autrement l'ambition qui anime toute son œuvre : combiner l'histoire des idées et l'histoire effective. Avec Robespierre, il tient un homme qui fut comme traversé par la Révolution, et en qui se résument les aspects les plus contraires de l'événement. Aussi l'enchâssement vertigineux qu'il expose – Robespierre incarne la Révolution, laquelle incarne l'articulation toujours brûlante des principes et du gouvernement – représente-t-il une admirable leçon de méthode pour les historiens : il y a du pensable dans l'épaisseur des temps.

■ Paul Cournarie

Gérard Noiriel

Une histoire populaire de la France

De la guerre de Cent Ans à nos jours.
Agone, « Mémoires sociales »,
2018, 832 pages, 28 €.

■ En 1980, Howard Zinn publiait *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours* (traduit chez Agone en 2002) qui se donnait

pour ambition de porter la vision de tous les vaincus que le récit des vainqueurs avait privés de parole : les Amérindiens, les Noirs, les femmes... Presque quarante ans plus tard, Gérard Noiriel, historien du monde ouvrier et de l'immigration, donne à son tour une *Histoire populaire de la France* publiée chez Agone, jeune et stimulante maison d'édition marseillaise. Tandis que les crises récentes du capitalisme redonnent de l'actualité à l'histoire sociale, c'est un livre qui tombe à point nommé. Ayant également une franche dimension politique, cette « histoire populaire » est l'histoire de tous ceux qui ont été réunis par la soumission à un État qui se constitue à la fin de la guerre de Cent Ans, l'État français. L'ambition de l'auteur est alors de montrer quelle a été la participation du « peuple » aux différentes étapes de l'histoire de cet État, aussi bien les guerres et les révolutions que les mutations économiques et sociales. Cet ouvrage de vulgarisation exigeante n'est pas à destination des seuls historiens. Son écriture claire et dynamique le rend accessible à tous. Il se veut aussi en prise avec l'actualité : l'auteur accorde donc une large place aux questions d'aujourd'hui, comme les mutations du travail ou la construction de l'identité. Spécialiste des XIX^e et XX^e siècles, Noiriel donne la part belle à l'histoire contemporaine (presque 500 pages sur les plus de 800 que compte l'ouvrage) mais ses chapitres sur la fin du Moyen Âge et l'histoire moderne, plus rapides, sont également stimulants. Cette vaste synthèse permet finalement

de jeter un nouveau regard sur l'histoire de France. Par en bas.

■ Cyprien Mycinski

Jean-Claude Daumas

La révolution matérielle

Une histoire de la consommation.

France XIX^e-XXI^e siècles.

Flammarion, 2018,

600 pages, 26 €.

■ Qu'il est loin le temps où toute femme portait une robe bleue ou noire, qu'elle gardait dix ans sans la laver, de peur de la retrouver en lambeaux ! L'histoire de la consommation nous confronte à une série de questions liées à la matérialité, au choix, à la liberté, au pouvoir, au symbolique, au confort. Cet ouvrage de sociologie historique est la première synthèse d'envergure en français sur l'histoire de la société de consommation, en France, depuis le XIX^e siècle. Son originalité est de lire l'amélioration très significative des conditions d'existence pour toutes les couches de la population à l'aune de l'évolution des rapports de force sociaux qui en découle. Passant en revue l'amélioration progressive de la consommation paysanne, l'essor et la diversification d'une consommation ouvrière, la construction puis la diffusion d'un mode de vie bourgeois et l'avènement d'une consommation de masse, cet ouvrage montre à quel point la consommation est un point d'observation privilégié pour comprendre

les mutations de la société. Car la société de consommation n'est pas réductible à un monde d'objets. La transformation progressive de la réclame en publicité, le déploiement progressif du libre-service, la diffusion massive de biens d'équipement (électroménager, meubles), des loisirs et de la mode ont radicalement changé notre rapport au monde matériel tout en déployant une idéologie consumériste qui oscille entre les pôles de l'euphorie et de l'inquiétude. Mais qu'en est-il de notre liberté de choix, si l'on adhère à l'idée centrale de l'ouvrage selon laquelle nos pratiques de consommation sont structurées par les ressources à la fois économiques et culturelles que nous pouvons mobiliser, et qui dépendent essentiellement de la place que nous occupons dans l'espace social ?

■ Benoît Heilbrunn

Thomas Laqueur

Le travail des morts

Une histoire culturelle des dépouilles mortelles. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Borraz. Gallimard, « NRF essais », 2018, 96 illustrations, 928 pages, 35 €.

■ L'histoire de la mort, en vogue dans les années 1970, faisait alors figure de secteur en pointe de l'histoire dite « des mentalités ». La mode est retombée assez brutalement mais la recherche s'est poursuivie, en même temps que les sociétés occidentales entraînent, dans ce domaine, dans un cycle de

transformations profondes marqué par la diffusion des soins palliatifs, la thanatopraxie, les testaments obsèques, la crémation, etc. Ce gros livre semble être un signe, parmi d'autres, d'un regain d'intérêt pour le sujet. L'auteur, connu notamment pour ses travaux sur l'histoire de la sexualité, y propose une somme sur l'histoire des attitudes devant la mort en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, centrée sur le cas anglais, entre la fin du XVII^e siècle et les années 1920. L'ouvrage, intéressant, très bien traduit, souffre cependant de certains défauts de conception, assez largement répandus dans une partie de l'historiographie anglo-saxonne, qui rappellent un peu ceux de feu l'histoire des mentalités : une périodisation sommaire, un plan parfois surprenant, des thèses noyées dans une érudition gigantesque mais profuse et pas toujours hiérarchisée, des concepts peu ou trop largement définis (comme ceux d'« enchantement des morts ») ou de « désenchantement des morts »), un certain manque de précision du propos. Malgré cela, la portée d'ensemble est convaincante, et de très bons passages sont à signaler, notamment les deux chapitres centraux sur la naissance du cimetière moderne au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, ou sur le rôle du jardin anglais dans sa préparation culturelle au XVIII^e siècle. Mais, de toute évidence, ce n'est pas l'*opus magnum* que mériterait ce troisième âge de l'histoire de la mort, après le temps des pionniers et le semi-purgatoire des années 1990-2000.

■ Guillaume Cuchet

Johann Michel

Le devoir de mémoire

PUF, « Que sais-je ? », n° 4125, 2018, 128 pages, 9 €.

■ Les commémorations du 11 novembre, hommage aux soldats morts *pour* la France, sont la matrice du devoir de mémoire tel que l'auteur le restitue dans la longue durée. Il s'agit d'une mémoire prise en charge officiellement, qui englobera peu à peu les combattants tombés dans d'autres conflits, comme la guerre d'Algérie. Mais l'ouvrage s'intéresse aussi aux mutations mémorielles, que l'État assumera sous l'impulsion des porteurs de mémoire. Au premier chef, la mémoire de la Shoah, qui devient un enjeu public dans la période 1980-1990, l'ère des témoins. Cette seconde matrice mémorielle, celle de l'hommage rendu aux victimes mortes à *cause* de la France, s'appuie sur un instrument juridique puissant, le crime contre l'humanité. L'injonction mémorielle ne s'en tient pas là, puisque le Parlement adoptera six nouvelles journées de commémoration entre 2000 et 2006, élargissant le devoir de mémoire aux victimes de la traite et de l'esclavage. L'auteur explique les dissensions engendrées par la demande de reconnaissance mémorielle et, par contrecoup, les tentatives de recolonisation de la mémoire, jusque dans l'espace scolaire. Cet exposé fait une large place aux prises de position réservées ou hostiles des historiens à propos des lois dites mémorielles, lorsqu'elles

font fi du travail historique. L'auteur propose enfin une réflexion philosophique sur la mémoire et l'oubli. Un travail salutaire, équilibré, si sage qu'il reste discret sur les effets du choc des mémoires dans la société.

■ Sylvie Koller

Anatole Le Bras

Un enfant à l'asile

Vie de Paul Taesch (1874-1914).
Préface de Philippe Artières.
CNRS Éditions, 2018,
298 pages, 22 €.

Jean-François Laé

Une fille en correction

Lettres à son assistante sociale (1952-1965). Préface de Philippe Artières. CNRS éditions, 2018, 264 pages, 22 €.

■ Des essais magnifiques et saisissants. Au centre, les destins de deux « déviants », leur voix « graphique » qu'il est donné d'entendre telle quelle. D'une part, les *Mémoires* rédigés en 1896 par Paul Taesch – il a alors vingt-deux ans, a été pilier d'orphelinat puis d'asile, en raison de ses crises d'épilepsie (véritables ? stratégiques ?). D'autre part, la correspondance entre Micheline Bonnin – fille mère, vouée aux maisons de correction – et son assistante sociale Odile Rouvat qui noue avec elle des relations si fortes qu'elle deviendra la marraine de la petite Corine, ou Corinne. Au lecteur de découvrir

l'importance de ce ou ces « n », et l'issue du parcours de Micheline, ainsi que celle de Paul, dans et hors les murs. Les historiens ne se limitent évidemment pas à exhumer ces archives intimes, ni à s'en faire les passeurs. Ils les mettent en perspective, combinent leurs silences, les confrontent aux regards des familles et des institutions coercitives. Anatole Le Bras offre de passionnants documents sur la réalité de l'asile à la fin du XIX^e siècle, sur son inadaptation (il n'existe pas de psychiatrie infantile) et son évolution balbutiante. Dans l'ouvrage de Jean-François Laé s'entrelacent aux lettres et aux archives institutionnelles des témoignages littéraires qui éclairent l'existence des jeunes filles déviantes dans les années 1950 : leurs cavales, leur sexualité traquée, la surveillance et la répression dont elles font l'objet et dont les hommes sont exonérés ! Deux biographies polyphoniques donc, par-delà lesquelles se dessinent, loin de tout misérabilisme, des enfances et des adolescences enfermées, à cinquante années d'intervalle. Sous le choc de ces essais, et des deux belles préfaces de Philippe Artières, le lecteur se sent le devoir d'en devenir à son tour le passeur. Tant sont impressionnants la force de lutte chez des êtres dits faibles, ainsi que le rôle de l'écriture quand elle se fait l'outil « d'une reprise de possession de soi » et qu'elle parvient à imposer le regard et la voix des exclus.

■ Marie Goudot

Paolo Rumiz

Comme des chevaux qui dorment debout

Traduit de l'italien par
Béatrice Vierre. Arthaud,
2018, 384 pages, 21,50 €.

■ Paolo Rumiz sait (nous faire) goûter au sel du voyage, qui est le dépaysement, en n'allant pas plus loin que nos frontières, voire en deçà. Dans *La Légende des montagnes qui naviguent* (Arthaud, 2017), il avait cheminé le long de l'épine dorsale de l'Europe, de l'arc alpin, et en avait rapporté une déroutante leçon : ces territoires, diversement (mal) traités par les gouvernements centraux, fonctionnent au cœur des nations européennes comme s'ils en étaient la périphérie. Il nous entraîne cette fois « en marge de toutes les cartes », au centre même de la *Mitteleuropa*, en son point aveugle, la Galicie. C'est un lieu parsemé de cimetières, plus ou moins bien entretenus, d'où les morts débordent littéralement ; un lieu où « l'Histoire s'est déjà transformée en géologie » ; un lieu où, pour Rumiz, l'Histoire croise l'histoire personnelle, familiale. Il l'arpente sur les traces de son aïeul et de ses compagnons d'infortune, tous Italiens de Trieste, ayant combattu en 1915-1918 sous le « mauvais uniforme » (l'auto-hongrois), et qui ont perdu là-bas plus que la vie : le droit à la mémoire, comme si la honte seule dû leur survivre. Mais le principal intérêt de l'ouvrage n'est pas seulement de réparer le passé, de

promouvoir une sorte de paix des braves. De son propre aveu, « plus [Rumiz] parle avec les morts, plus il s'enfoncé dans la compréhension du présent ». Il vit, dans son héré-dité, sinon dans sa chair, l'Europe comme une histoire, un terreau, plutôt qu'une zone géographique aux frontières d'ailleurs contro-versées. C'est là, aux marches de l'Europe, qu'ont été jetées les semences de l'histoire moderne ; et il est bien malavisé aujourd'hui de commémorer le centenaire de la fin d'un séisme alors même que les répliques s'en font encore sentir.

■ Franck Adani

Sanjay Subrahmanyam

L'Inde sous les yeux de l'Europe

Mots, peuples, empires, 1500-1800.
Essai traduit de l'anglais (États-Unis)
par Johanna Blayac. Alma éditeur,
2018, 494 pages, 25 €.

■ Le regard des observateurs euro-péens de l'Inde se révèle une mine de connaissances sur les repré-sentations et sur la formation du savoir des grands voyageurs partis à la découverte de ce pays. En excluant beaucoup de domaines déjà étudiés, notamment les rela-tions commerciales ou les systèmes politiques, l'historien, professeur invité au Collège de France, peut porter son attention sur les postures intellectuelles et les intentions des Européens, qui ne jouaient d'abord qu'un rôle marginal sur les côtes et ont fini par devenir des conqué-rants de territoires. Mais présenter ce livre n'est pas une mince affaire,

comme le dit l'auteur lui-même. Le livre se présente d'emblée selon une démarche chronologique, avec quatre chapitres qui suivent, du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle, les vicissitudes de plusieurs Euro-péens à travers leurs récits. Mais, ce faisant, l'auteur rejette les per-ceptions communes de l'Inde, fondées soit sur une connaissance cumulative, soit sur une critique religieuse inspirée par les Lumières, soit encore sur une simple consta-tation de l'incompréhension entre les deux continents (sujet traité par l'auteur dans *L'éléphant, le canon et le pinceau*, Alma éditeur, 2016). Le contexte politique en Europe a une influence sur la relation des voya-geurs avec l'Inde : ils pouvaient être des observateurs critiques, empa-thiques ou méprisants, selon qu'ils avaient des intentions de profit, de respect ou de conquête. Le lecteur restera impressionné par la foule de références, de noms, de récits et d'autres textes qui montrent l'am-pleur et la complexité des relations entre ces peuples, jusqu'au moment où l'Europe devient en Inde une réalité, et donc un objet d'observa-tions et de récits.

■ Pierre de Charentenay

SC I E N C E S

Francis Eustache (dir.)

La mémoire au futur

Le Pommier, 2018, 156 pages, 17 €.

■ Ce collectif, dirigé par le neu-ropsychologue Francis Eustache,

appartient à une série d'ouvrages issus des travaux de l'Observatoire B2V des mémoires, dont un des objectifs est l'étude transdisciplinaire des mémoires humaines. Cette fois-ci, l'intérêt est porté sur le rapport de la mémoire au futur. Le point de départ est simple : même si la mémoire permet de rappeler le passé, son rôle essentiel est d'éclairer l'action, donc d'anticiper le futur. Il y a ainsi un lien entre la capacité à se rappeler son passé et celle à anticiper son futur. D'ailleurs, Eustache explique que les zones cérébrales permettant le « voyage » vers le futur sont exactement les mêmes que celles permettant le « voyage » vers le passé, autrement dit le rappel de tel ou tel épisode du passé, comme s'il s'agissait de la même faculté au point de vue biologique. Les choses diffèrent cependant quand il s'agit de la mémoire prospective, qui ne consiste pas à imaginer son futur, mais à se rappeler au bon moment une tâche à effectuer. Dans ce cas, cette capacité est relativement indépendante des autres capacités mnésiques, comme l'explique Catherine Thomas-Antérion. Et, contrairement à une idée répandue, l'âge est plutôt un facteur favorisant, en particulier parce que les personnes âgées ont appris à utiliser habilement les aides externes (comme la prise de notes) et qu'elles connaissent bien leur fonctionnement personnel. S'agissant des aides externes, la contribution de Jean-Gabriel Ganascia discute des implications du développement des mémoires numériques. Loin de permettre la

paresse, leur utilisation requiert un apprentissage complexe.

■ Joël Dolbeault

Jean Gayon et Victor Petit

La connaissance de la vie aujourd'hui

ISTE éditions, « Interdisciplinarité, sciences et humanités », 2018, 540 pages, 85 € (ebook 9,90 €).

■ Cet ouvrage d'interviews de Jean Gayon par Victor Petit livre un témoignage rare. L'épistémologue, historien et philosophe de la biologie, au grand rayonnement dans le monde académique français et international, est décédé en avril 2018. Ces entretiens déploient de manière très vivante l'itinéraire intellectuel et académique de Gayon, mais aussi celui de l'histoire et de la philosophie des sciences d'Alexandre Koyré (1892-1964) et Gaston Bachelard (1884-1962), en passant par Georges Canguilhem (1904-1995), jusqu'à aujourd'hui. La liberté de ton, ainsi que les jugements engagés sur les courants philosophiques et ses acteurs sont d'une lumière pénétrante tant pour le connaisseur que le novice. Mais ce livre, à travers l'ampleur, la précision et la clarté des réponses de Gayon, est aussi un excellent *compendium* de thèmes majeurs quand il s'agit d'articuler biologie, philosophie et société : l'intrication entre histoire et philosophie des sciences, le type de scientificité à l'œuvre dans la théorie de l'évolution, l'histoire de la génétique et de ses concepts, ou encore l'eugé-

nisme ancien et moderne. Les trois longs chapitres traitant de Charles Darwin (1809-1882), d'Alfred R. Wallace (1823-1913) et de l'évolution, de la génétique, de la biologie et de la société sont en eux-mêmes des traités à plusieurs niveaux de lecture qui intéresseront aussi bien le néophyte que l'étudiant avancé ou le chercheur. Ils laissent voir les évolutions de la pensée de Gayon et aussi la grande importance des recherches qu'il a menées avec le professeur Richard Burian (1871-1954) sur l'histoire de la génétique en France.

■ Éric Charmetant

PHILOSOPHIE

François-Xavier Bellamy

Demeure

Pour échapper à l'ère du mouvement perpétuel. Grasset, 2018, 272 pages, 19 €.

■ « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Ce constat de Pascal pourrait être celui de François-Xavier Bellamy. Dans notre frénésie, nous avons oublié, quoi ? L'éternité, ou plutôt la nécessité d'arriver quelque part : « Toute activité humaine, tout élan, toute dynamique trouve sa signification dans la mesure où elle vise ce point d'arrivée immobile qui donne sens à nos mouvements. » Ce qui doit nous mener n'est pas le mouvement perpétuel mais le désir d'« une vie sauvée, pour toujours », de ce qui ne passe pas. Plutôt que le changement

continuel, faire l'expérience d'un « point fixe », d'une « patrie », d'un « pays qui nous attend », lieu à la fois du bonheur et de l'éternité. Si nous suivons l'auteur dans son appel à nous faire espérer au-delà de l'immédiat, son analyse de la modernité nous paraît datée : rien n'est dit de l'invasion actuelle de la méditation – peut-être n'est-elle qu'une autre forme de mouvement, une simple pause et non un véritable arrêt ? Ce n'est pas d'une crise mais d'un trop-plein de sens dont nous souffrons : de nos jours, tout a un sens, tout est symbolique. Ce qui fait que nous escamotons la réalité pour trouver refuge dans des consolations et des significations partout disponibles. Notre monde n'est pas uniquement celui de la technologie et de l'économie, il est aussi celui de la tyrannie des émotions, où tout doit être ressenti, émouvant et remuant. Cet empire de l'émotionnel fait autant de ravages que celui des chiffres. C'est peut-être la poésie qui nous en délivrera, comme le souhaite l'auteur, ou bien un peu plus de raison et de discernement. Mais, comme le dit Pascal, « l'homme n'agit point par la raison qui fait son être ».

■ Laurence Devillairs

Philippe Descola (dir.)

Les natures en question

Colloque de rentrée du Collège de France 2017. Odile Jacob, 2018, 336 pages, 26,90 €.

■ « La nature n'est plus ce qu'elle était. » Ainsi s'ouvre cet ouvrage

collectif, dirigé par l'anthropologue Philippe Descola, et issu d'un colloque donné au Collège de France en 2017. Ce n'est pas de nostalgie qu'il s'agit, mais d'un deuil des représentations et des usages de la nature dans la pensée occidentale. Une transformation radicale qui déconstruit l'idée même d'une unité de la nature dont les différents essais qui composent l'ouvrage donnent à voir, à travers une approche historique et thématique, la métamorphose permanente, l'insaisissabilité conceptuelle, l'incommensurabilité culturelle et la dissémination. Plus fondamentalement, c'est le « grand partage » entre nature et culture, où la première signifiait une régularité nomologique universelle et la seconde une contingence des usages du monde, qui disparaît. La conception dualiste du monde n'est plus. Mais si, sous sa forme eurocentrique et anthropocentrique, la nature est perdue, c'est paradoxalement pour mieux en retrouver l'existence, notamment par une conceptualité renouvelée portée par les notions de « relations », de « rapports au monde » et de « collectif » dont la valeur est aussi théorique que pratique. Car, si presque tous les êtres du monde sont des personnes, c'est-à-dire des êtres qui ne peuvent être réduits à l'état de simple moyen, alors ce qui se noue entre eux, ce sont des relations entre des collectifs humains comme non humains, qui tissent des rapports de mondes. Prendre cela au sérieux engage une redéfinition du politique. À l'heure où se jouent autour de l'écologie et de l'anthropocène des débats décisifs, ce livre est un outil nécessaire

pour clarifier les mots, dissiper des illusions et restituer une capacité d'agir par une nouvelle intelligence du monde.

■ Aurore Dumont

Luc Ferry

Dictionnaire amoureux de la philosophie

Plon, 2018, 1 510 pages, 30 €.

■ Aussi amoureux de la vérité qu'il soit, le philosophe ne peut faire l'économie du fait que c'est lui qui parle, et enseigne. Qu'il est d'une époque et qu'il ne peut « sauter par-dessus son ombre », à moins d'aller se perdre à « Coucouville-les-Nuées ». Subjectivité résiduelle non réductible, sauf à être oubliée. Ce dictionnaire est « subjectif » (l'auteur emploie souvent le « je »), soit; il est aussi le point d'orgue de plusieurs décennies de travail: le choix des « entrées », le traitement des articles, les références (explicites ou non), les préférences ou distances ne sont pas le fruit du hasard. Donner sa pensée, c'est risquer de se voir réfuter: belle et difficile leçon du *Gorgias* de Platon! En bon dialecticien, l'auteur sait combien ne s'échangent sur le marché des idées que des opinions de trois sous, vides de sens dès leur émission. En tant que philosophe, il ne peut que rompre avec une telle attitude même si l'apparent éclectisme des entrées pourrait inciter à abonder dans le lieu commun qui veut que le philosophe parle

de tout. Les termes techniques de la philosophie voisinent avec des sujets apparemment plus triviaux : « absolu », « *a priori* », « dialectique », « différence ontologique », « doute », « droit », « finitude »... mais aussi : « argent », « audimat », « automobile », « bohème », « jeunesse », « Lisbonne », « mariages »... Inventaire « à la Prévert » ? Non ! C'est la cohérence et la rigueur des approches présidant à ces choix qui justifient leur élection. Nous sortons de la rassurante scolastique des « spécialistes » enserrant la philosophie dans un corpus de références et d'objets à traiter entre gens de bonne compagnie. S'ouvrir au monde, donner à penser, traquer sans illusions les résidus de sens... belles promesses sans cesse à réinventer.

■ Francis Wybrands

Benny Lévy

Le Phédon

Philosopher en présence de la mort.
Verdier, « Poche », 2018,
448 pages, 13,50 €.

■ Benny Lévy fut militant d'extrême gauche et secrétaire de Jean-Paul Sartre, avant de faire retour à la spiritualité juive, inspiré par Emmanuel Levinas. Dans ce cours donné à l'université Paris VII, en 1993-1994, il propose une lecture suivie du tout dernier dialogue de Socrate avec ses disciples, juste avant sa mise à mort, tel que nous le raconte Platon. Le père de la philosophie y révèle le cœur d'un

enseignement de toute une vie : d'un côté, « philosopher, c'est apprendre à mourir », au sens de détacher l'âme du corps pour lui permettre de vivre pleinement, libérée des préoccupations sensibles qui l'étouffaient ; de l'autre, nul n'a le droit de se donner la mort au sens ordinaire, car nous sommes responsables du poste que les dieux nous ont assigné ici-bas. C'est parce que cette vie terrestre est déjà pleine de sens, orientée par le désir du Bien, c'est-à-dire du Divin, qu'il est raisonnable d'espérer qu'elle se prolongera dans l'au-delà. Les quatre arguments en faveur de l'immortalité de l'âme ne viennent que confirmer cette conviction profonde. La raison, *logos*, est ici interprétée comme le prolongement de l'inspiration mystique, *mythos*, plutôt que son opposé. Loin de l'image classique de l'universitaire, Lévy réactive, à travers son propre dialogue socratique avec ses étudiants, la dimension existentielle de la philosophie, conçue comme moyen d'élévation de l'âme vers le Divin.

■ Philippe Ribéreau-Gayon

Emmanuel Falque

« Ça » n'a rien à voir

Lire Freud en philosophie. Cerf,
« Idées », 2018, 168 pages, 15 €.

■ Le livre d'Emmanuel Falque, « Ça » n'a rien à voir, passionnera les lecteurs qui s'intéressent aux relations entre la psychanalyse

et la phénoménologie, mais aussi tous ceux qui aiment réfléchir à l'articulation entre la spiritualité et le fond obscur de nos pulsions. Comme Falque le rappelle au début de son excellent essai, les phénoménologues se sont longtemps intéressés à la psychanalyse. Beaucoup ont créé leurs concepts à la lumière des avancées de cette discipline. Maurice Merleau-Ponty ou avant lui Ludwig Binswanger, le fondateur de la *Daseinanalyse* et psychiatre d'Aby Warburg, en sont. La réciproque est vraie. Jacques Lacan, psychiatre et analyste, a inscrit son discours dans celui des philosophes. Les temps ont changé, l'intérêt des phénoménologues pour la psychanalyse s'est émoussé. En France, c'est vers la théologie qu'ils se sont tournés, tel Falque lui-même. Mais lui seul propose de renouer les liens entre deux disciplines qui furent en leur temps intimement liées car, écrit-il, « nous sommes tramés de "Ça" ». Il y a une complémentarité entre la réflexion sur les pulsions et celle sur Dieu, dont on attend avec hâte que l'auteur nous instruisse, peut-être dans un livre à venir. En effet, le recours du phénoménologue aux analyses psychanalytiques du « Ça » permettrait de redonner au corps sa fonction première dans la formation des affects et des pulsions, comme dans celle de la foi. Ce petit livre pose les bases d'un travail important et nécessaire.

■ Camille de Villeneuve

INTERNATIONAL

Dick Howard

Les ombres de l'Amérique

De Kennedy à Obama. François Bourin, 2018, 296 pages, 22 €.

■ Ce livre jette un regard neuf sur l'évolution contemporaine des États-Unis, dont le philosophe Dick Howard connaît bien l'histoire politique et constitutionnelle. Il cherche à élucider le mystère de l'élection de Donald Trump, candidat républicain aux manières brutales mais surtout politiquement antisystème. Et surtout, que signifie cette élection dans la perspective de l'histoire des idées aux États-Unis ? Le rejet de la candidate issue de l'*establishment*, Hillary Clinton, ne semble pas être une explication satisfaisante pour l'auteur. Il s'engage dans une analyse d'une autre ampleur qui le fait remonter aux sources du *White Power*, dont l'histoire se rattache à la défaite des États sudistes de la Confédération. C'est ainsi que l'on peut comprendre le courant profond qui alimente depuis lors l'idéologie de l'Amérique conservatrice, suprématiste blanche, et ses relents xénophobes et racistes, héritage extrémiste qu'a libéré une droite dure à l'occasion de l'élection présidentielle. Les slogans de *America First* de Trump résonnent avec ceux qualifiés par l'auteur d'« utopie réactionnaire » du nationalisme blanc. Pour Howard, en effet, le ressentiment est à la racine du succès du candidat républicain. L'auteur met au jour le dévoiement de l'idéal politique des origines de la

nation américaine et son basculement dans l'« américanisme fort » de Trump. Les « ombres de l'Amérique » sont alors précisément celles qu'occulte une historiographie linéaire et optimiste qui va de la fin de la Guerre de sécession à l'élection du premier Président noir à la tête des États-Unis, en passant par la conquête des droits civiques. Peur du déclassement, exaltation d'un nationalisme étriqué, ces « ombres » sont aussi projetées par l'aveuglement de l'*establishment* politique sur l'évolution des mentalités et du recroquevillement du pays sur lui-même.

■ Joseph Maila

Laurence Nardon

Les États-Unis de Trump

En 100 questions. Tallandier, 2018, 256 pages, 16,50 €.

■ Les mosaïques dessinent une image grâce à la diversité et à l'agencement de leurs couleurs. Ce livre fonctionne comme une mosaïque, en nous donnant une image contemporaine des États-Unis au moyen de réponses de trois pages, bien informées et faciles d'accès, à une centaine de questions de bon sens. Les sujets traités sont regroupés dans plusieurs sections: un premier ensemble de questions historiques sur les pères fondateurs et les Lumières, sur l'esprit pionnier, sur la guerre du Vietnam ou sur le traumatisme du 11-septembre. Une longue sec-

tion traite du système politique: la Constitution américaine, la Cour suprême, la droite chrétienne, les libertariens, les *lobbies*. Elle mène à un ensemble sur Donald Trump qui débat de ses *tweets* ou du rôle de la Russie dans son élection. Une dizaine de questions portent sur l'économie et une vingtaine sur la culture en général, les latinos, les fusillades meurtrières ou les universités américaines. Deux dernières sections évoquent la politique étrangère et la relation des États-Unis avec la France. L'image qui en ressort est bien celle d'une Amérique qui se referme sur elle-même en abandonnant sa tradition multilatérale. On voit aussi comment les évolutions sociales et culturelles pèsent sur les décisions politiques. Le populisme de Trump éloigne les États-Unis du reste du monde et pose une véritable question pour l'avenir de la planète. Le lecteur pourra choisir de suivre les thèmes qui l'intéressent. Il sera provoqué par la largeur de la palette des couleurs utilisées.

■ Pierre de Charentenay

Amos Oz

Chers fanatiques

Trois réflexions. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen. Gallimard, « Hors-série Connaissance », 2018, 128 pages, 10,50 €.

■ Écrivain engagé pour la paix, soucieux de l'avenir de son pays, Amos Oz, décédé en décembre 2018, livre dans ce petit

ouvrage trois articles qui « n'ont pas été rédigés par un expert, ni un spécialiste », comme se définit l'auteur, mais par un homme plein d'une humanité sensible et inquiète. Les fanatiques auxquels il s'adresse dans le premier texte sont ces hommes dépourvus d'humour et d'imagination, pour lesquels l'autre n'existe que s'il peut être « modelé à [leur] image ». Oz rappelle qu'il est urgent de s'ouvrir à autrui et d'apprendre à connaître « le charme des questions en suspens », comme le faisait sa grand-mère. Le second texte porte sur le judaïsme en tant que culture, ce « jeu séculaire d'interprétation, de réinterprétation et de contre-interprétation », qui accorde une grande valeur à la pluralité. Cette faculté à débattre sans clore le propos est une richesse qui n'est pas l'apanage des Juifs religieux. L'apport des Juifs sécularisés est tout aussi important. Pour Oz, les valeurs qui fondent le judaïsme ont besoin de toutes ces lumières, y compris à travers le dialogue avec les nations, pour continuer à irriguer la pensée d'Israël (le peuple juif). Ne pas le reconnaître serait stérile pour une civilisation qui place la vie de l'homme dans la société au cœur de ses préoccupations. L'auteur revient pour finir sur l'urgence qui se présente à l'État d'Israël de renoncer à ses rêves afin de construire la paix. Aucune décision politique, y compris mauvaise, n'est irréversible, dit-il : l'Histoire l'a prouvé. Puisse-t-il être entendu !

■ Laurent Klein

**Sylviane
Guillaumont-Jeanneney**

L'aide au développement

Sous un regard chrétien.
Salvator, 2018, 192 pages, 20 €.

■ Économiste universitaire et ancienne membre de conseil d'administration de l'Agence française de développement (AFD), l'auteure présente avec pédagogie les attendus de l'aide au développement des pays du tiers-monde. Pourquoi aider ? Qui faut-il aider ? Qui doit aider ? Comment aider ? Face aux multiples contestations de l'aide, supposée paternaliste, gaspilleuse, inefficace et finalement méprisante, Sylviane Guillaumont-Jeanneney n'a pas de mal à montrer ce que sait tout citoyen de bonne foi : une aide en forme de coopération est à la fois respectueuse des libertés individuelles et collectives, tout en favorisant la paix. L'auteure cite avec bonheur le prix Nobel d'économie, Amartya Sen, dont l'idée centrale de « capabilité » intègre la dimension culturelle dans les processus de développement : il ne suffit pas de fournir des moyens intellectuels, matériels et financiers, encore faut-il que ces moyens correspondent à la culture et aux attentes de ceux que l'on prétend aider. Dans ce parcours, les acteurs du développement seront en pays de connaissance ; les chrétiens retrouveront les textes bien connus, de Paul VI sur le développement des peuples jusqu'au pape François sur le développement intégral. Au final, l'aide au développement n'est pas

d'abord un vecteur (islamique?) de la propagation de la foi, ni même l'expression d'une solidarité anonyme de la compassion (bouddhiste?), c'est l'ardente nécessité de reconnaître en chacun sa vocation divine qui ne sépare jamais le corps de l'esprit.

■ Étienne Perrot

SOCIÉTÉ

Harmut Rosa

Résonance

Une sociologie de la relation au monde. Traduit de l'allemand par Sarah Raquillet et Sacha Zilberfarb. La Découverte, « SH - Théorie critique », 2018, 544 pages, 28 €.

■ Héritier de l'École de Francfort, Hartmut Rosa est connu pour sa théorisation de l'accélération de nos sociétés. Dans ce nouvel ouvrage, loin de jouer les Cassandres de la modernité, le philosophe et sociologue allemand propose un antidote. Pour lutter contre les phénomènes d'épuisement et d'aliénation engendrés par la folle course du monde, nul besoin de renouer avec un supposé âge d'or de la non-croissance ou de la décélération. Il ne faut pas décroître mais « résonner ». Qu'est-ce alors que cette « résonance » ? C'est l'expérience toute musicale d'une relation au monde faite d'échanges et non d'accumulations. Cette idée de « résonance » n'est pas neuve, elle s'enracine dans l'histoire de la philosophie. D'Aristote à Merleau-Ponty, en passant par Spinoza, Rousseau et Marx,

nombreux sont les philosophes à avoir pensé la vertu de justes rapports au monde, aux autres et à soi. Mais Rosa va plus loin, faisant de la « résonance » un véritable concept, celui d'une relation « chorale » entre un sujet – l'individu – et un objet – le monde – dans sa modernité tardive. Les modalités d'expression de la « résonance » sont multiformes. Elles touchent corps et âme, travail et politique, art et religion, nature et culture, etc. Les conditions de possibilités de cet « envers » de l'aliénation peuvent faire débat. Toutefois, l'analyse développée dans cet essai lumineux marque une étape majeure dans l'évolution de la pensée contemporaine, en ouvrant la voie d'une vie bonne dans nos temps accélérés.

■ Marie Liesse-Lecerf

**Jean-Nicolas Fauchille,
Jacques Lévy et Ana Póvoas**

Théorie de la justice spatiale

Géographie du juste et de l'injuste. Odile Jacob, 2018, 352 pages, 24,90 €.

■ Trois géographes de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, reprenant la forme du titre *Théorie de la justice* de John Rawls (1971), interrogent la spatialité du juste et de l'injuste. Apparaissent alors des questions et des solutions qui n'auraient jamais pu émerger si les données n'avaient pas été cartographiées et traitées par des concepts purement géographiques. Le pre-

mier grand mérite de cet ouvrage complexe et fouillé est de prendre au sérieux les personnes interrogées, de leur ouvrir le crédit de l'intelligence et de la pertinence. C'est ainsi que chacun des citoyens interrogés réagit aux questions d'une enquête menée en Suisse, en France et au Portugal. Cette méthode ne se fonde pas sur une appréciation naïve ou réductrice, mais, bien plutôt, se conforme implicitement aux grandes théories philosophiques de la justice sociale, dans sa conception utilitariste (John Stuart Mill), procédurale (John Rawls) ou libertarienne, ou encore selon la prise en considération des « capacités » comme les a définies Amartya Sen. De l'ensemble de ces propositions, qui balaient quelques idées reçues, ressort ce qui suit : la dimension spatiale de la justice permet de ne plus opposer liberté et égalité, mais au contraire de les articuler. L'enjeu de la justice est la coproduction des biens publics. Le vivre-ensemble juste n'est pas lié à la morale (le respect d'interdits transcendants) mais à l'éthique (aux citoyens, à l'intelligence collective, de dire ce qui est juste). Peut-être la nécessité d'une transcendance politique symbolique forte n'est-elle pas suffisamment marquée (elle seule permet en effet, à notre sens, une éthique et non une morale); peut-être également qu'à trop dire que les membres de la société civile sont plus intelligents et plus généreux que leurs élus, on risque de promouvoir une société livrée à l'opinion. N'empêche, il faut désormais compter avec ce livre.

■ Alain Cugno

Stéphane Jacquot

Pardoner l'irréparable

Pour une nouvelle justice.
Salvator, 2018, 168 pages, 17 €.

■ Surpopulation en milieu carcéral, engorgement des cours, réformes contestées : notre justice dysfonctionne, et ce mal-être se cristallise dans les prisons, lieux d'indignité et de radicalisation. Alors que nos dirigeants démunis se bornent à annoncer l'extension des places d'incarcération, Stéphane Jacquot nous invite à repenser le débat en partant des victimes qui sont, elles aussi, piégées dans leur douleur et leur colère par une justice centralisée, hiérarchisée et qui ne leur donne guère la parole. L'essai croise des écrits de natures différentes : témoignages de survivants d'actes de violence, analyses et propositions de réforme qui permettent de découvrir le potentiel de la justice restaurative, « processus par lequel les parties concernées par une infraction décident en commun de la manière de réagir ». En complément de la justice pénale, cette justice, dite aussi « réparatrice », aborde le crime et sa sanction *via* les personnes (victimes, criminels, policiers, gardiens de prison) et leurs besoins partagés de réparation, de reconnaissance, d'appartenance et de pardon. L'ouvrage, malgré quelques répétitions et quelques points techniques, se lit bien car son diagnostic est convaincant. Jacquot touche juste, en particulier sur la défiance entre les Français et leur police, ou sur leur déni collectif de la contre-pro-

ductivité de l’incarcération pour certaines infractions ou certaines personnes (jeunes, handicapés...). Ce plaidoyer mesuré fait aussi état des limites de la justice réparatrice. En ces temps d’arguments extrêmes, l’auteur ouvre des pistes de réflexion et d’action concrètes pour réformer en profondeur un pilier de notre démocratie.

■ Cécile Dubernet

Gérard Haddad

Ismaël et Isaac

Ou la possibilité de la paix.

Premier Parallèle, 2018,

160 pages, 14 €.

■ Gérard Haddad, psychanalyste et grand connaisseur des religions du Livre, clôt par cet ouvrage une trilogie consacrée au fanatisme religieux et à ses conséquences. Il démontrait dans *Dans la main droite de Dieu (Psychanalyse du fanatisme, Premier parallèle, 2015)* et dans *Le complexe de Caïn (Terrorisme, haine de l’autre et rivalité, Premier parallèle, 2017, voir Études n° 4237, avril 2017, p. 133)* que la haine et la jalousie étaient inhérentes à toute relation fraternelle, qu’en chacun de nous gisait un possible Caïn. Voici, avec *Ismaël et Isaac*, une histoire inversée, toujours extraite de la Bible, celle de deux frères que tout oppose et qui, pourtant, parviennent à cohabiter. Abraham a deux fils : Ismaël, l’aîné, l’enfant de la servante Agar, et Isaac, le cadet, celui de l’épouse Sarah. Alors que la jalousie de leurs

mères attise leur rivalité, les deux frères préservent leur lien et parviennent à vivre séparément, dans la paix. La parabole est évidente : la haine n’est pas un destin, elle peut être dépassée. Pourquoi le peuple juif descendant d’Isaac et les musulmans héritiers d’Ismaël n’inventeraient-ils pas la paix ? Ne seraient-ils pas ainsi les fidèles héritiers de leur père, Abraham, figure imposante de la Bible et du Coran ? Certes, dans le passé, les échanges entre les juifs, les musulmans et les chrétiens ont permis l’essor de la pensée, de la science et de la culture. Hélas ! Aujourd’hui, malgré les pistes suggestives et les tentatives de dialogue qui constituent la troisième partie du livre, le souhait de Haddad que « juifs et musulmans [se souviennent] du pacte tacite qui liait Isaac à Israël » semble encore irréalisable.

■ Cécile Sales

Alexandre de Vitry

Sous les pavés, la droite

DDB, 2018, 208 pages, 17,90 €.

■ Voilà un petit livre malicieux qui emprunte des voies inhabituelles pour faire l’éloge de la littérature. S’il y est beaucoup question de politique, c’est parce que son auteur, jeune intellectuel « plutôt porté vers la droite », s’alarme de la montée d’une « droite nouvelle » à qui la littérature est devenue parfaitement étrangère. Or, une droite qui n’est plus littéraire ne

peut que se dénaturer puisque, selon la démonstration qu'en fait Alexandre de Vitry, il y a une accointance quasi ontologique entre la littérature et une droite née plurielle et si diverse qu'il est dans sa nature d'être hétérogène, désordonnée, contradictoire et donc incapable d'être totalement de droite. En s'affichant « décomplexée », la droite actuelle oublie ce qui la sépare par nature de l'extrême droite. L'auteur considère ainsi que la jeune droite de la « Manif pour tous » a cédé à la tentation idéologique dont la littérature était censée la protéger. La littérature n'est-elle pas précisément le nom de ce qui, à l'intérieur de la politique, se retourne contre la politique en un langage, un style et des œuvres qui ont plus à nous apprendre que les discours militants ? Parmi ces œuvres, les écrits de Milan Kundera, de Patrick Modiano, de Philippe Muray ou d'Emmanuel Carrère font l'objet de pages lumineuses, après la sombre visite du panthéon d'une droite devenue *sinistre*, celle de Renaud Camus, d'Alain Soral et de quelques autres. À la lecture de ce bel exercice d'équilibriste, on ne s'étonnera pas que son auteur soit un spécialiste de Charles Péguy, ce « héros de la contradiction » qui « est parvenu à rester un homme de gauche tout en se laissant emporter par la littérature », ce qui lui a toujours valu d'être accaparé par la droite !

■ Robert Scholtus

 QUESTIONS RELIGIEUSES

Catherine Ternynck

La possibilité de l'âme

Préface de Sylvie Germain.
Bayard, 2018, 262 pages,
16,90 €.

■ Catherine Ternynck a vécu la disparition de l'être aimé, « un soir de novembre, son âme s'est rendue ». Cette expérience de l'absence a ouvert pour elle la possibilité jusqu'alors insoupçonnée de regarder avec les yeux de l'âme. Elle invite à vivre l'expérience d'« une écoute résonnante » et d'un « regard écoutant » dans ces petites nouvelles, qui sont autant d'appels à nous rendre attentifs à la « possibilité de l'âme » et à sa présence. Ces histoires d'âme, inspirées par les histoires confiées au fil des années à la psychologue et psychanalyste, dessinent en creux ce qui échappe, mais autour duquel nous ne cessons de tourner. Avec poésie, délicatesse et finesse, Catherine Ternynck nous guide dans l'apprentissage d'une présence absente ou d'une absence présente. La poursuite d'un « petit souffle d'âme » est un voyage dans les espaces intérieurs jusqu'alors inhabités. C'est une manière d'apprivoiser une question qui peut se découvrir lorsque nous vivons l'expérience d'un deuil : « Où s'en allait-il, le souffle errant ? Où courrait-il ainsi à perdre haleine ? » « Une insaisissable partie de nous-mêmes n'était-elle pas ailleurs dans ce pays d'essence élevée dont nous ne savions rien ? » Voilà que l'expérience qui fait consentir à l'of-

frande de l'âme donne des yeux pour découvrir sa présence, là où passait un peu d'amour. Voici de belles pages pour accompagner le deuil de ceux qui nous sont chers et pour prendre la mesure de leur présence en nous et à nos côtés. Elles offrent aussi au lecteur la possibilité d'apprivoiser la discrète présence de son âme.

■ Franck Delorme

Ysé Tardan-Masquelier

Petite spiritualité du yoga

Dessins et peintures
de Pascale Brun. Bayard,
2018, 192 pages, 14,90 €.

■ Sport, source de bien-être, thérapie douce, mystique... Bien qu'en étant tout cela, le yoga ne se réduit cependant à aucune de ces représentations communes. Mais alors, qu'est-il ? La question se pose d'autant plus qu'il est entré à son tour dans la logique du marché. Que devient-il alors qu'abondent les applications ou les cours sur Internet ? Que peut-on encore en attendre quand ces transformations l'affectent ? À ces questions actuelles, l'indianiste Ysé Tardan-Masquelier répond par un triptyque qui résume sa vision spirituelle du yoga : libérer, transformer, vivifier. Libérer : c'est l'esprit de la pratique. Ce terme exprime le contexte de naissance de cette discipline marquée par la volonté de libération de l'être humain, ainsi que les effets attendus dans

le corps et l'esprit. Transformer, notamment par la possibilité de réconcilier des conceptions séparées du corps, objective et subjective, scientifique et vécue. Vivifier, car le yoga est une éthique. Une pratique qui vise le Soi et non le moi, qui s'ouvre à l'altérité et qui, en tant que morale, dit non au mal. Il n'y a pas de yogi sans un horizon de justice qui donne son sens à la pratique, sans souci de la sollicitude pour autrui. Ces trois piliers témoignent d'une exigence certaine. Mais de manière plus universalisable, la leçon de ce petit ouvrage tient peut-être en ces mots. Si « le fait d'être incarné, de constituer une unité organique, de sentir, de connaître, d'aimer à travers un corps est l'expérience fondatrice de toute vie, à réinterroger sans cesse », alors le yoga est l'une des voies qui permet d'avancer vers ce qui demeure fondamentalement une énigme de l'existence humaine : l'incarnation.

■ Aurore Dumont

Samuel Grzybowski
(avec Sophie Blandinières)

Fraternité radicale

Témoignage. Les Arènes,
2018, 256 pages, 18 €.

■ À l'automne 2016, Samuel Grzybowski fait une sorte de *burn-out*. À l'orée de ses vingt-cinq ans, il décide de s'accorder douze mois de césure pour voyager et relire sa jeune vie déjà bien remplie : fondateur en 2009, à seize ans, de

l'association « Coexister », qui vise à faire de la diversité des identités religieuses et philosophiques un levier pour la cohésion sociale et la paix, il a, avec l'aide de sa famille et de ses amis, accumulé des initiatives « interconvictionnelles » qui ont eu un certain retentissement, grâce à un usage expert des réseaux sociaux et des médias traditionnels : don du sang, tour du monde, tribunes et prises de position dans le débat public, notamment après les attentats de *Charlie Hebdo*. Le livre raconte cette année d'introspection, en entremêlant élégamment des descriptions des différents lieux où le jeune militant est parti se ressourcer avec des récits des différentes périodes fondatrices de son existence. Malgré quelques

naïvetés (ou du moins des passages perçus comme naïfs par le recenseur), l'ensemble est vif et enlevé, et certaines pages, particulièrement suggestives, manifestent un vrai talent d'écrivain. Celles consacrées à l'école élémentaire parisienne Saint-Charles sont émouvantes et permettent de découvrir l'originalité d'un projet pédagogique inclusif avant l'heure. Cette autobiographie précoce pose aussi la question de la confusion douloureusement vécue entre le personnage public et la personne privée : « Je ne sais plus distinguer ce que je fais de ce que je suis », confie l'auteur en début d'ouvrage. Paradoxalement, l'écriture publique de l'intime lui permet de reprendre possession de sa vie.

■ Charles Mercier



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

Nous remercions Dalibor Frioux et François Cassingena-Trévedy pour les chroniques qu'ils ont brillamment tenues dans la revue, respectivement pendant trois et cinq ans. À partir de ce numéro, de nouvelles voix porteront les questions écologiques et spirituelles qui nous tiennent à cœur. Bienvenue à Frédéric Denhez et à Anne Lécu !

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- #MeToo et la galanterie
- La culture des Sourds
- La concertation publique